



Lois régissant les phénomènes. Légalités noématiques, noétiques et hylétiques

PAR BRUNO LECLERCQ

Université de Liège

Des recherches menées ces quinze dernières années sur les différentes inflexions qu'a subies la philosophie de Husserl au cours de l'élaboration progressive de la pensée phénoménologique, je tire aujourd'hui la conviction suivante : entre les recherches psychogénétiques de la thèse d'habilitation, le tournant antipsychologiste des *Prolégomènes à la logique pure*, le virage transcendantaliste amorcé dans les *Idées directrices* et le retour en force des considérations génétiques — psycho-génétiques, mais aussi anthropologiques et pragmatistes — des derniers travaux husserliens, il faut moins voir une série de ruptures doctrinaires dues aux influences successives de l'empirisme de Hume, Brentano et Stumpf¹, du platonisme de Bolzano, Lotze et Frege, de l'idéalisme subjectif de Descartes, Kant et Natorp, puis de nouveau de la tradition empiriste, que l'élaboration progressive d'un *nouvel empirisme*, lequel, pour ne pas sombrer dans le psychologisme et le scepticisme, se devait toutefois de passer par l'affirmation de l'objectivisme sémantique autant que par la fondation transcendantale de ce dernier.

Pour le dire bien trop brièvement — mais j'ai eu l'occasion de suggérer cette lecture dans des textes antérieurs² —, on peut penser que la distinc-

¹ Sur l'empirisme de l'école de Brentano, voir notamment D. Fisette et G. Fréchette, « Les legs de Brentano », dans *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007, p. 189, 202, 204, 207.

² B. Leclercq, « Que le mode de donation dépend du monde de constitution : l'intuition des idéalités », dans *Idéalisme et phénoménologie*, M. Maesschalck et R. Brisart eds., Hildesheim, Olms, 2007, p. 187-200 ; B. Leclercq, « Phénoménologie et pragmatisme : y a-t-il rupture ou continuité entre attitudes théoriques et attitudes pratiques ? », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, 2008 (vol. 4, n° 3), p. 81-123 ; S. Galetic et B. Leclercq, « James et Husserl : Perception des formes et polarisation

tion nette des lois qui caractérisent les *actes* psychiques et de celles qui caractérisent leurs *contenus*, puis ensuite l'affirmation d'une certaine autonomie de la conscience subjective en tant qu'instance responsable à l'égard de la raison, sont autant de prises de distance de Husserl par rapport à Hume pour pouvoir mieux ensuite en réassumer l'héritage, celui précisément de l'empirisme qui, loin de se contenter de trouver des contenus de signification déjà tout faits dans une sorte de monde des Idées platonicien ou d'y voir, à la manière de Kant, le revers d'une subjectivité transcendante dont les déterminations rationnelles sont purement *a priori*, s'efforce au contraire de rendre compte, non seulement de la *constitution subjective* des Idées dans la conscience, mais aussi du fait que l'activité synthétique opérée par cette dernière est constamment *motivée* par des synthèses passives qui s'effectuent *au sein même de l'expérience sensible*.

Les associations qui se contractent automatiquement entre impressions sensorielles du fait de leur contiguïté, de leur similarité ou de (l'habitude résultant de) leur conjonction constante jouent assurément un rôle majeur dans l'élaboration des contenus de signification et des jugements de connaissance, mais — et c'est là tout ce que la phénoménologie husserlienne avait à comprendre entre 1887 et 1936 — ce rôle ne peut être pleinement saisi qu'à condition, d'une part, de ne pas confondre les *vécus* de représentation et les *contenus* de représentation (c'est-à-dire les idées au sens subjectif d'actes psychiques et les idées au sens objectif de significations partageables), et, d'autre part, de ne pas voir, dans les lois d'association, des déterminismes psychiques tels qu'ils ne laisseraient plus aucune place pour une conscience *rationnelle* susceptible de s'assurer de la cohérence des synthèses ainsi effectuées et de corriger éventuellement les unes par les autres en procédant au besoin à des vérifications. Bref ; une théorie rationnelle de la connaissance exigeait de dissocier l'empirisme d'une science des mécanismes de la nature psychique humaine qui président à la formation des idées complexes, et de l'intégrer plutôt à un modèle qui reconnaît une certaine validité objective des lois de la raison — notamment les lois logiques — mais aussi une certaine autonomie du sujet connaissant qui prend pour objectif de conformer sa pensée à de telles lois. Pour le reste, n'en déplaise aux lectures frégéennes ou idéalistes de Husserl, la phénomé-

des flux de conscience », à paraître en 2012 dans *Revue internationale de philosophie*, vol. 259.

nologie est un *empirisme*, lequel reconduit tout contenu de représentation à des synthèses qui se jouent au sein même de l'expérience sensible¹.

La passivité sans le déterminisme des lois de la nature humaine, tel est au fond tout ce que la phénoménologie s'efforce de penser par la distinction scrupuleuse d'un certain nombre de légalités « phénoménales ». Loin toutefois d'être dues au seul Husserl, ces distinctions se trouvaient déjà, dans une large mesure, chez certains de ses maîtres à penser (notamment Brentano, Stumpf, mais aussi le premier James), lesquels avaient précisément déjà insisté sur l'irréductible diversité des lois régissant les vécus et leurs contenus pour mieux démarquer leur empirisme de celui de la tradition atomiste-associationniste moderne.

Légalités psychiques

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, la question était évidemment aussi et surtout liée à l'avènement d'une psychologie scientifique, dont il convenait alors de déterminer précisément la *méthode* et l'*objet*. Toute une série de recherches récentes sur cette période ont permis de clarifier très nettement les préoccupations tout à la fois métaphysiques, épistémologiques et d'investigation empirique, qui étaient celles des pionniers de la psychologie scientifique naissante — qu'ils soient philosophes, physiologistes ou mêmes physiciens —, ainsi que les positionnements contrastés de toute une série d'entre eux à l'égard des principes méthodologiques de cette discipline, mais aussi et surtout à l'égard de la question de savoir *où* — c'est-à-dire dans quel champ théorique — il fallait chercher ses *lois*.

Or, là encore, il apparaît que c'est en opérant toute une série de distinctions conceptuelles qu'avaient négligées les théoriciens modernes de la représentation, qu'ont pu progressivement être dissociées une série de légalités différentes, qui avaient jusqu'alors été très largement confondues, en particulier :

- les lois (noématiques) concernant les *contenus* de représentation, telles que les rapports logiques de conséquence entre propositions ou d'inclusion entre concepts ou, corrélativement, les rapports

¹ Pour autant, nous allons y insister, il ne s'agit pas de céder au « mythe du donné ». D'une part, en effet, les synthèses qui caractérisent la donation sensible ne sont pas indifférentes à certains intérêts. D'autre part, elles ne constituent pas encore en elles-mêmes d'authentiques connaissances d'objets.

ontologiques de dépendance entre états de choses ou de dépendance entre des tous et certains de leurs moments essentiels ;

- les lois (hylétiques) relatives aux *moments sensoriels* du vécu, telles que les rapports d'organisation formelle (*Gestalt*) des traits perceptifs, mais aussi d'harmonie (*Oberton*) ou de fusion (*Verschmelzung*) entre sensations (couleurs, sons, etc.) ;
- les lois « fonctionnelles » concernant les *actes* psychiques, lois qui sont elles-mêmes de deux ordres nettement distincts : lois d'essence et lois causales. D'une part, en effet, dans un premier travail descriptif et définitoire, les fonctions psychiques (qui remplacent les anciennes « facultés » : sensibilité, imagination, entendement, etc.¹) sont conceptuellement caractérisées les unes par rapport aux autres ; d'autre part, dans la mesure où on fait ensuite le constat empirique que certains actes psychiques engendrent systématiquement la mise en œuvre d'autres actes, il y a place pour une psychologie explicative à côté de la seule psychologie descriptive ;
- et, enfin, les lois « neurophysiologiques » relatives aux processus neuronaux qui sous-tendent manifestement ce fonctionnement psychique.

Bien sûr, les débats font d'emblée rage sur la manière même dont s'articulent ces différentes légalités ; et, on le sait, ces débats sont très loin d'être clos aujourd'hui. Mais ce qui nous importe, c'est qu'à cette époque les termes mêmes de ces débats se clarifient et qu'ils se clarifient grâce à la distinction de ces différents types de légalités que les modernes avaient trop souvent confondues, se croyant dès lors obligés de trancher pour le caractère uniformément empirique ou, au contraire, pour le caractère uniformément *a priori* de ces légalités. Avec la distinction des différents types de légalités mentionnées, ce sont toute une série de solutions théoriques nouvelles et plus subtiles qui se proposent, comme en témoignent d'ailleurs les positions des différents chercheurs à l'époque.

¹ F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, trad. fr. Paris, Vrin, 2008, p. 195 *sq.* Sur les « fonctions » et leur distinction d'avec les conditions et forces physiologiques (notamment déjà chez Lotze), cf. Wilhelm Baumgartner, « Le contenu et la méthode des philosophies de Franz Brentano et Carl Stumpf », *Les Études Philosophiques*, 2003 (1), vol. 64, p. 11, 19-20.

En particulier, comme Denis Fisette l'a montré de manière détaillée¹, deux écoles empiristes se sont opposées au XIX^e siècle : l'une, notamment représentée par Helmholtz et Wundt, s'inscrit dans la continuité de la tradition atomiste-associationniste et s'efforce d'expliquer la mise en relation de représentations simples au sein de représentations complexes par des mécanismes psychiques tels que l'habitude et éventuellement par les processus qui constituent leur fondement neurophysiologique ; l'autre, qualifiée par les premiers de « nativisme », estime qu'un certain nombre de ces relations ne sont pas acquises par l'habitude mais sont inhérentes à — et sont des composantes descriptives de — la structure même de l'expérience, de sorte qu'elles sont déjà présentes (et *nécessairement* présentes) dans chaque expérience singulière. Il ne faut pas, insiste D. Fisette, mésinterpréter le terme de « nativisme », qu'utilisent essentiellement à son encontre les détracteurs de cette seconde position. Car, si, à certains égards, la thèse d'une certaine nécessité non contingente des structures de l'expérience semble bien rapprocher le « nativisme » de la conception kantienne des formes *a priori* de la sensibilité, elle marque en fait aussi bien l'avènement d'un *empirisme* plus radical encore que l'atomisme-associationnisme, puisqu'il affirme que ces formes et relations qui structurent nécessairement l'expérience sont elles-mêmes des données immédiates de l'expérience sensible, c'est-à-dire que, contrairement à ce que pensaient Kant aussi bien que Hume, elles sont elles-mêmes constamment éprouvées et n'ont pas à être « ajoutées » par l'esprit au divers de l'impression.

C'est clairement de cette école nativiste ou empiriste radicale que jaillit la phénoménologie husserlienne. Mais ce qui est nous intéressera ici, c'est que cette filiation, dans laquelle on a souvent vu l'origine d'un certain psychologisme du premier Husserl, psychologisme dont les influences ultérieures de Frege (ou du moins de Bolzano et Lotze) et de Natorp (ou du moins d'un certain kantisme) lui auraient ensuite permis de se départir, contenait en fait déjà — au moins en germe — l'essentiel des éléments théoriques propres à faire de la phénoménologie un empirisme *non psychologue* contrairement à ceux de Hume ou de Helmholtz.

¹ D. Fisette, « La philosophie de Carl Stumpf, ses origines et sa postérité », dans Carl Stumpf, *Renaissance de la philosophie*, Paris, Vrin, 2006, en particulier p. 38-50, p. 80-92 et p. 92-105. Voir aussi le premier chapitre de S. Madelrieux, *William James. L'attitude empiriste*, Paris, PUF, 2008, ainsi que S. Galetic et B. Leclercq, « James et Husserl : Perception des formes et polarisation des flux de conscience », art. cit.

Les actes et leurs contenus

Le premier de ces éléments, c'est donc la distinction entre les *vécus* et leurs *contenus*, et ce contre l'idée typiquement psychologue selon laquelle toute légalité qui concerne les contenus en tant qu'entités *idéales* est aussi légalité qui concerne les *vécus* en tant que réalités *psychiques*. Les théoriciens modernes de la représentation, surtout dans la tradition empiriste, avaient généralement confondu les propriétés des idées en tant que *vécus* et des idées en tant que contenus et dès lors présupposé, par exemple, que l'idée d'un contenu complexe devait elle-même être une entité psychique complexe composée des entités psychiques simples correspondant aux contenus simples qui composent son contenu, que l'idée d'un contenu abstrait devait elle-même être la réplique appauvrie de celle du contenu concret dont elle est abstraite, ou que l'idée de l'infini devait elle-même trouver sa cause dans une réalité infinie¹.

En distinguant très nettement l'idée en tant que *sens partageable* — l'« idée en soi » — et l'idée en tant qu'« image » ou « pensée » dans la tête de quelqu'un², Bolzano avait, au contraire, pu affirmer que la *représentation mentale* est quelque chose de réel, qui existe, qui s'inscrit dans le temps, qui a des causes et des effets, mais que le *sens objectif et partageable*, n'existe pas réellement et que, en tant que simple signification, il ne dépend de l'existence d'aucun être réel, pas même d'un sujet réel qui la pense³. Or, il est clair que, pour Husserl, la reprise par Brentano de l'ancienne théorie de l'intentionnalité constituait une manière particulièrement convaincante, non seulement d'asseoir en psychologie cette distinction entre les actes psychiques et les contenus objectifs qu'ils visent (*meinen*) et qui existent intentionnellement en eux⁴, mais aussi de penser les *rappports* entre ces deux faces de la représentation et, plus généralement, de la conscience.

Il y a là toute la clé des *Recherches logiques* et de la coexistence en elles d'un objectivisme sémantique de type bolzanien — c'est le cœur de l'antipsychologisme spectaculairement défendu dans les « Prolégomènes », mais aussi, par exemple, dans la critique des théories modernes de la signification (1^e « Recherche ») ou de l'abstraction (2^e « Recherche ») — et,

¹ Voir sur ce point B. Leclercq, « Les idées dans l'esprit. De Descartes à l'empirisme britannique », à paraître en 2012 aux éditions Peeters dans un volume collectif.

² B. Bolzano, *Wissenschaftslehre*, Leipzig, Meiner, 1929, § 48, t. I, p. 215-218.

³ *Ibid.*, § 54, t. I, p. 237-238.

⁴ « Par représentation, j'entends ici non pas ce qui est représenté, mais l'acte de représenter » (F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 92).

ce qui n'a pas de correspondant chez Frege, d'une théorie détaillée non seulement de l'*inscription* mais aussi de la *constitution* de ces contenus objectifs de signification dans les actes psychiques de la conscience, cohabitation qui, on le sait, suscita le « malaise logique »¹ d'un certain nombre de lecteurs des *Recherches logiques*, lesquels s'inquiétèrent de ce que l'exposé antipsychologiste magistral des « Prolégomènes » fût néanmoins suivi de six recherches « constitutives », qui semblaient indiquer une « retombée dans le psychologisme »². Comme l'indique la fameuse réplique de Husserl à Natorp³, il est clair que c'est précisément cette tension entre l'objectivisme sémantique et la théorie de la constitution des contenus dans les actes qui fait toute la valeur de la théorie de l'intentionnalité et qui permet à la phénoménologie d'éviter tout à la fois le psychologisme de l'empirisme moderne et l'hypostase platonicienne du monde des Idées.

Dans le développement de la phénoménologie husserlienne, cette tension passe par l'affirmation d'un « idéalisme »⁴ à deux faces — tout à la fois reconnaissance de l'idéalité des contenus de représentation et théorisation de la constitution subjective (et intersubjective) de cette idéalité —,

¹ P. Natorp, « Compte rendu des “Prolégomènes à la logique pure” », cité dans E. Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* » (1903), dans *Articles sur la logique*, Paris, PUF, Épipiméthée, 1975, p. 361.

² *Ibid.*, p. 363.

³ « Il n'y a que ceux qui ressentent profondément, et sous la forme la plus élevée possible, le caractère embarrassant de l'affaire, il n'y a que ceux qui se voient contraints, par la dissolution critique des préjugés aveuglants du psychologisme, de reconnaître l'idéal purement logique, mais qui, en même temps, par la mise en évidence des rapports essentiels de l'idéal avec le psychologique (comme par exemple dans la critique des “théories de l'évidence”), se trouvent contraints de ne pas le laisser tomber [...] — qui peuvent aussi comprendre que de telles critiques psychologues étaient certes indispensables pour obtenir précisément cette reconnaissance de l'idéal comme quelque chose de donné avant toute théorie, mais que l'on ne peut absolument pas s'en tenir à de telles critiques ; il n'y a que ceux-là qui peuvent se pénétrer du fait que l'“être en-soi” de la sphère idéale dans son rapport à la conscience comporte une dimension d'énigmes que toutes ces argumentations laissent intactes, qui doivent donc être résolues par des recherches propres, et, comme le pense l'auteur, phénoménologiques » (E. Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* » (1903), p. 361-362).

⁴ Voir sur ce point B. Leclercq, « Que le mode de donation dépend du monde de constitution : l'intuition des idéalités », art. cit. ; D. Seron, *Théorie de la connaissance du point de vue phénoménologique*, Liège, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres, 2006, p. 181-183 et « Intentionnalité, idéalité, idéalisme », *Philosophie*, n° 105, 2010, p. 28-51.

idéalisme qui complique l'empirisme en lui imposant de renoncer au *mythe du donné* autant qu'au *mythe de la signification*. Mais il importe de souligner que cette mise en tension de l'empirisme par l'introduction de la distinction (antipsychologiste) entre actes et contenus était déjà le lot commun d'un certain nombre de maîtres à penser empiristes du jeune Husserl au sein de l'école de Brentano¹ ou dans la proximité de celle-ci comme c'est le cas chez James².

Psychologie descriptive et explicative

Outre la définition d'un nouvel empirisme, l'enjeu, pour tous ces auteurs, est évidemment aussi tout à la fois de *légitimer* et de *circonscrire* la place de l'investigation « psychologique » dans la théorie de la connaissance. Or, lié au premier, le second élément qui caractérise l'école nativiste, c'est celui de la distinction entre la psychologie descriptive et la psychologie génétique, c'est-à-dire entre une étude classificatoire et définitoire des fonctions psychiques et une étude explicative de leur apparition effective dans tel ou tel esprit, étude explicative qui doit donc faire ressortir les processus causaux sous-jacents à cette apparition, qu'ils soient neurophysiologiques ou proprement psychiques³. Là aussi, les modernes avaient souvent fait preuve

¹ Cf., par exemple, ce que dit Twardowski de Stumpf : K. Twardowski, « Fonctions et formations. Quelques remarques aux confins de la psychologie, de la grammaire et de la logique », trad. fr. dans *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007, p. 350-351.

² Voir sur ce point B. Leclercq, « Les données immédiates de la conscience. Neutralité métaphysique et psychologie descriptive chez Edmund Husserl et William James », *Philosophiques*, 2008 (vol. 35), p. 317-344, mais aussi « Phénoménologie et pragmatisme : il y a-t-il rupture ou continuité entre attitudes théoriques et attitudes pratiques ? » et « James et Husserl : Perception des formes et polarisation des flux de conscience », art. cit.

³ Comme l'indiquent très explicitement tant la *Psychologie du point de vue empirique* que les cours des années 1880-1890 reflétés dans le texte de la *Deskriptive Psychologie*, le caractère descriptif de la psychologie de Brentano tient à une attitude qui se veut d'abord « positive » et entend, en psychologie comme en physique, s'en tenir dans un premier temps aux phénomènes observables et à leurs lois de succession empiriquement constatables sans chercher dans d'hypothétiques substrats non phénoménaux les causes cachées de ces phénomènes et de ces lois (Franz Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 11, 24-25, 31-32, 74). C'est là l'idée première d'une psychologie simplement « empirique » qui se garde *au départ* de toute spéculation métaphysique sur l'âme — entendue comme « chose en soi » et

de confusion en pensant immédiatement en termes causaux les rapports — d’abord définitoires et conceptuels — entre des fonctions psychiques telles que, par exemple, la perception et la fantaisie¹.

Par la suite, avec le développement de la neurophysiologie, ces prétentions explicatives s’étaient reportées sur les mécanismes cérébraux. Or, que la neurophysiologie elle-même ne soit pas en mesure de définir et caractériser les phénomènes psychiques, c’est ce que Franz Brentano avait très clairement montré contre des auteurs comme Adolf Horwicz ou Henry Maudsley et leur projet explicitement réductionniste de « fonder directement la psychologie sur la physiologie »². Sans contester l’intérêt des investigations neurophysiologiques pour la psychologie explicative, Brentano avait souligné l’impossibilité pour la neurophysiologie de fonder la psychologie descriptive et classificatoire. Le problème, disait Brentano, c’est qu’« un grand nombre de caractères psychiques différents correspondent à une matière unique »³. Ainsi, les mêmes nerfs transmettent simultanément

substrat non phénoménal de ces phénomènes (*ibid.*, p. 19, 74). Or, c’est de ce point de vue « positif » que Brentano aborde également la question *psychophysique*, c’est-à-dire la question des rapports entre phénomènes psychiques et processus physiologiques qui les sous-tendent. À son époque, même la recherche des explications neurophysiologiques repose sur encore beaucoup trop peu d’observations empiriques et suppose encore beaucoup trop de spéculations théoriques pour être tout à fait science, raison pour laquelle, dit Brentano, si elle veut « bâtir sur des bases solides et sûres » (p. 11), la psychologie du point de vue empirique doit se tenir éloignée de la neurophysiologie presque autant que des spéculations métaphysiques sur l’âme.

¹ Voir ce qu’en dit K. Mulligan, « Brentano and the Mind », dans D. Jacquette éd., *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge University Press, 2004, p. 67-68.

² F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 61. Pour Horwicz, ce n’est pas le « psychologue », mais le « physicien », « qui, par la physiologie, déterminera jusqu’au nombre des classes des phénomènes psychiques ainsi que leur caractère relatif. Il déterminera également quel est l’élément psychique primitif, il découvrira les lois de la complexité et déduira les phénomènes psychiques fondamentaux » (*ibid.*, p. 62). Brentano lui répond que « malgré l’aide considérable que la chimie et la physique inorganiques apportent au physiologiste, celui-ci pourrait-il jamais en attendre une explication satisfaisante de la classification des organismes ? Ne lui faudra-t-il pas tirer plutôt des phénomènes physiologiques eux-mêmes aussi bien l’ensemble de cette classification que les fonctions des diverses parties ? Il ne peut guère y avoir de doute à cet égard » (*ibid.*, p. 63).

³ *Ibid.*, p. 65. À Maudsley, Brentano fait remarquer que « les faits sur lesquels il s’appuie pour démontrer l’impuissance de la méthode psychique et la nécessité de la méthode physiologique, n’ont été connus pour la plupart que par des considérations

plusieurs sensations psychiquement distinctes (une agréable apparition de couleur et une vivacité excessive qui en devient douloureuse¹) ; et certains centres nerveux interviennent aussi bien dans la pensée que dans la volonté². C'est pourquoi la neurophysiologie seule « est certainement incapable de nous renseigner sur le nombre des facultés psychiques ». Préalablement à toute théorie explicative, il convient qu'une discipline décrive les grandes fonctions psychiques d'après le rôle qu'elles jouent dans les activités de connaissance ou d'évaluation morale ou esthétique.

Or, ce point de vue, qui amènera Husserl à concevoir la théorie des vécus de conscience comme psychologie purement descriptive (par opposition à une psychologie génétique ou explicative), est également partagé dans toute l'école « nativiste », y compris chez ceux, comme James³, qui attachent le plus d'importance à l'étude des fondements neurologiques de la causalité psychique⁴. En fait, loin d'accentuer le psychologisme, le « réductionnisme » psycho-physique peut être solidaire d'un certain antipsychologisme, qui l'amène à combattre l'associationnisme de Hume ou Helmholtz sur deux fronts, puisque les mécanismes psychiques doivent faire place, d'une part, aux *liaisons objectives entre contenus* et, d'autre part, aux *mécanismes purement causaux entre états neuronaux*. Comme l'écrit James : « Tout le corps de la psychologie associationniste reste si vous avez traduit "idées" par "objets" d'un côté et par "processus cérébraux" de l'autre »⁵.

psychiques ; les autres ne supposent en tout cas aucune considération physiologique très approfondie, car on les connaissait déjà, alors qu'on n'avait pas encore la moindre idée de la physiologie du cerveau » (*ibid.*, p. 72).

¹ *Ibid.*, p. 97.

² *Ibid.*, p. 65.

³ B. Leclercq, « Les données immédiates de la conscience. Neutralité métaphysique et psychologie descriptive chez Edmund Husserl et William James », *Philosophiques*, 2008 (vol. 35), p. 317-344.

⁴ Les travaux de James mettent constamment en œuvre une dissociation — implicite dans les *Principles*, mais explicite dans le *Précis* — entre le niveau de la *caractérisation classificatoire* des vécus et phénomènes mentaux et celui de leur *explication causale neurophysiologique*. À cet égard, James développe bien, lui aussi, une psychologie purement *descriptive*, que présuppose et que relaie le travail *explicatif*. Dans des notes personnelles de septembre 1906, Husserl indique d'ailleurs que c'est précisément cette démarche purement descriptive des *Principles* qui fit sur lui la plus forte impression.

⁵ W. James, *The Principles of Psychology*, dans l'édition canonique *Works of William James* [désormais WWJ], Cambridge (Mass.), Harvard University Press,

C'est d'ailleurs pourquoi toute « naturalisation de la phénoménologie » n'implique pas nécessairement le psychologisme ; il se peut tout à fait que la neurophysiologie soit chargée du volet explicatif de la théorie de la conscience et de l'intentionnalité dont la phénoménologie constituerait le volet descriptif. Toutefois, la critique du naturalisme dans les derniers travaux de Husserl¹ laisse penser qu'il est tout simplement erroné selon lui de concevoir les vécus et actes psychiques comme des entités naturelles, qu'elles soient psychiques ou neurologiques. Comme avant elle la psychologie des « facultés »², la psychologie descriptive se veut moins science naturelle du psychisme humain que théorie des « fonctions » de la

1975, chap. XIV, p. 569. Cf. aussi *Psychology : Briefer Course*, WWJ, chap. XVI, p. 225.

¹ Dans la *Krisis*, on le sait, Husserl dénonce très clairement la science de l'esprit telle que la conçoivent les modernes par l'« abstraction complémentaire » de celle qui est au fondement de la physique galiléenne, c'est-à-dire comme l'étude de cette partie de la réalité que la physique, en ne s'occupant que des corps, avait laissée de côté (E. Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (1936), Paris, Gallimard, 1976, § 10, p. 69 [Hua VI, p. 60-61]). Mais il avait déjà contesté antérieurement que la conscience soit un être réel parmi d'autres, avec qui elle entretiendrait des liens de dépendance réelle (*Idées directrices pour une phénoménologie I*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1950, § 49, p. 160 à 164 [Hua III, p. 114-117]). Le champ de la conscience pure, disait Husserl dans les *Idées directrices*, n'est pas un « fragment de la nature » (*ibid.*, § 51, p. 167 [Hua III, p. 120]). C'est pourquoi, dans les *Ideen II*, Husserl distinguera explicitement *ego pur* et *sujet psychique réel*. Seul le second est une « unité réelle substantielle », c'est-à-dire l'unité et le substrat de propriétés réelles telles que des dispositions intellectuelles ou des caractères affectifs (*Idées directrices pour une phénoménologie II*, Paris, PUF, 1982, § 30, p. 177-180 [Hua IV, p. 120-123]). Contrairement à l'*ego pur*, la *psychè* est une *réalité* — bien que non matérielle — insérée dans des chaînes causales réelles (*ibid.*, § 31, p. 183-184 [Hua IV, p. 126]) et donnée dans une expérience réelle (*ibid.*, § 30, p. 183 [Hua IV, p. 125]). Que la conscience ne soit pas d'abord nature, mais qu'elle doive être pensée sur l'axe horizontal des rapports sujet-monde plutôt que sur l'axe vertical des rapports esprit-cerveau, c'est ce que nous avons nous-même soutenu, à la suite de Denis Fisette et Pierre Poirier dans « Naturalisme et pragmatisme : l'axe vertical de la philosophie de l'esprit et l'axe horizontal de la phénoménologie », *Recherches husserliennes*, 2004 (vol. 21), p. 97-125.

² Ainsi, dans sa *Logique*, Kant insistait sur le fait que la distinction entre entendement et sensibilité est une « distinction logique » (E. Kant, *Logique*, Paris, Vrin, 1970, « Introduction », § 5, p. 38).

conscience ; c'est en quelque sorte une « psychologie » démentalisée¹, une théorie des actes et fonctions psychiques qui les envisage précisément non comme des entités, événements et dispositifs *réels*, mais dans leur rôle logique et axiologique. À cet égard, la phénoménologie envisagée comme théorie descriptive des vécus de conscience n'est que le versant subjectif de la théorie de la représentation et du jugement (de connaissance et d'évaluation), dont l'eidétique, la logique et la théorie des valeurs constituent le versant objectif.

Abandonnant à dessein l'expression ambiguë de « psychologie descriptive »², Husserl, on le sait, préférera par la suite parler à cet égard des volets « noétique » (subjectif) et « noématique » (objectif) de la phénoménologie. Dans les *Idées directrices*, la démentalisation des actes sera en outre renforcée du fait que ceux-ci seront désormais explicitement rapportés à l'*ego* transcendantal plutôt qu'au sujet empirique, et caractérisés comme les

¹ L'expression de « psychologie démentalisée » renvoie évidemment aussi à Wittgenstein, qui, comme nous l'avons montré ailleurs (B. Leclercq, « Naturalisme et pragmatisme : l'axe vertical de la philosophie de l'esprit et l'axe horizontal de la phénoménologie », art. cit., p. 114-117, et « *What is it like to be a bat ? La phénoménologie à la troisième personne de Wittgenstein à Dennett* », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, 2010 (vol. 6, n°2), p. 303-306), défend lui aussi une conception fonctionnelle et non naturaliste des états et événements « psychiques ».

² Dès la première édition des six *Recherches logiques*, Husserl s'était d'ailleurs efforcé de préciser : « La phénoménologie des vécus logiques a pour but de nous procurer une compréhension descriptive (*mais non empirico-psychologique*) aussi étendue qu'il est nécessaire de ces vécus psychiques et du sens qui les habite » (*Recherches logiques, I*, Paris, PUF, Épiméthée, 1959-1963, § 2, p. 7 [Hua XIX-1/10] ; nous soulignons). Et, dans l'appendice 3 au § 6, p. 263-264 [Hua XIX-1/24], il mettait déjà en question le terme même de « psychologie descriptive » pour cette raison précise : « Étant donné qu'il est d'une importance tout à fait exceptionnelle pour la théorie de la connaissance de différencier l'étude purement descriptive des vécus de connaissance, menée indépendamment de toute préoccupation d'une théorie psychologique, de la recherche proprement psychologique orientée sur l'explication empirique et génétique, nous avons raison de parler plutôt de *Phénoménologie* que de psychologie descriptive », texte radicalisé dans la seconde édition : « Si le mot de psychologie garde son sens ancien, la phénoménologie n'est justement pas psychologie descriptive ; la description "*pure*" qui la caractérise, c'est-à-dire l'intuition d'essence effectuée sur le fond d'intuitions singulières de vécus (fussent-ils des vécus *fictifs imaginés* librement) à titre d'exemples, et la description des essences intuitionnées les fixant dans des concepts purs — cette description pure n'est pas une description empirique (au sens des sciences de la nature) » (*ibid.*, § 6, p. 19 [Hua XIX-1/23]).

corrélats subjectifs des rapports rationnels objectifs qui se constituent en eux. La phénoménologie n'est alors clairement plus une « psychologie », au sens d'une théorie naturaliste des événements et mécanismes psychiques. S'il doit y avoir une théorie naturaliste de la conscience, peut-être doit-elle, comme le suggérait James, être cherchée sur le plan neurophysiologique plutôt que sur le plan psychique.

Donation des formes

Le troisième acquis qui caractérise l'école « nativiste » réside dans une conception non atomiste de la sensation, qui s'oppose à cet égard tant à la psychologie associationniste de la tradition empiriste qu'à la psychologie « intellectualiste » de la tradition rationaliste. Comme l'ont clairement montré D. Fisette et G. Fréchette¹, cette nouvelle conception voit dans la sensation une donnée nettement plus riche et plus complexe qu'une simple impression qualitative dénuée de toute forme et de toute relation. Pour Kant comme pour Hume, les impressions sensibles ne pouvaient acquérir des formes et relations qu'« extérieurement », c'est-à-dire du fait de leur association ou de leur mise en synthèse avec d'autres impressions, sous l'effet de mécanismes naturels de l'esprit humain ou, au contraire, de facultés supérieures d'une conscience subjective rationnelle. En montrant, par l'analyse descriptive de ce qui est immédiatement vécu, la richesse que comportent les sensations elles-mêmes, le « nativisme » se dispense d'une bonne part de ces constructions théoriques et de leurs présuppositions « métaphysiques » — conceptions de l'esprit (ou de l'âme) en tant que substrat de ces mécanismes naturels ou de ces fonctions rationnelles — et il peut, à cet égard, revendiquer un certain « positivisme » de sa démarche, qui se veut avant tout descriptive et pas d'emblée spéculative.

En outre, en reversant du côté de la passivité sensible toute une série de formes et relations qui semblaient n'être le fait que de l'activité subjective, qu'elle soit naturelle ou rationnelle, les nativistes peuvent donc revendiquer un empirisme plus radical encore que celui des associationnistes, puisque formes et relations sont données à même la sensation et non dans l'expérience seconde — « impressions de réflexion » — résultant de l'habitude associative. Mais, évidemment, en affirmant que certaines formes et

¹ D. Fisette et G. Fréchette, « Les legs de Brentano », art. cit., p. 81 *sq.* Voir aussi S. Galetic et B. Leclercq, « James et Husserl : Perception des formes et polarisation des flux de conscience », art. cit.

relations sont déjà données et nécessairement données dans la sensation (dans chaque impression sensorielle) et n'ont pas à être apprises par habitude, les nativistes revendiquent aussi, au grand regret de Helmholtz, le caractère nécessaire et non contingent de ces formes et relations. Car ce sont bien certains rapports essentiels — ou « relations internes » — que les nativistes opposent aux rapports contingents issus de l'habitude — ou « relations externes » — mis en avant par les empiristes associationnistes. Et c'est parce qu'il rejette de telles lois d'essence que Helmholtz oppose son « empirisme » à ce qu'il comprend comme un « innéisme de l'*a priori* », négligeant par là le fait que, pour les nativistes, ces lois d'essence sont précisément inhérentes à ce qui est immédiatement ressenti et ne sont pas antérieures à la sensation et imposées à elle de l'extérieur¹.

Nous avons montré ailleurs ce que la phénoménologie husserlienne devait à son positionnement précoce du côté de l'empirisme radical de Stumpf et de James, notamment en ce qui concerne la question ardemment débattue de l'origine des représentations spatiales. Mais il est aussi intéressant de noter que Brentano lui-même a explicitement effectué le même choix. Dans un texte de 1906, Brentano prend nettement position dans le débat entre nativistes et empiristes sur la perception de l'espace. Aux théories empiristes de l'école de Hume, et en particulier à Mill et à Helmholtz², Brentano fait en effet le reproche d'avoir illégitimement radicalisé certaines thèses tout à fait judicieuses de Locke et Berkeley. À juste titre, Locke fait en effet remarquer que seule l'expérience (*Erfahrung*), au sens de l'habitude et des impressions de réflexion qu'elle engendre, peut faire correspondre les informations spatiales qui nous sont fournies par nos différents sens et en particulier la vue et le toucher³ ; mais il ne dit précisément pas que nos impressions sensorielles (*Sinneseindrücke*) tactiles et visuelles sont entièrement dépourvues d'informations spatiales. Berkeley, quant à lui, souligne à raison qu'aucun sens ne fournit les relations spatiales exactes du monde extérieur et que celles-ci doivent donc, comme le suggère Locke, provenir de l'« expérience » (par habitude)⁴ ; mais que les impressions sensorielles ne nous fournissent pas les relations spatiales *exactes* n'implique

¹ Voir sur ce point D. Fisette, « La philosophie de Carl Stumpf. Ses origines et sa postérité », art. cit., p. 46-47.

² F. Brentano, « Nativistische, empiristische und anoetistische Theorie unserer Raumvorstellung », dans *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, Hambourg, Meiner, 1976, p. 165-169.

³ *Ibid.*, p. 165.

⁴ *Ibid.*, p. 166.

pas qu'elles ne nous fournissent *aucune* information spatiale¹. Une telle insistance de Mill ou Helmholtz sur le rôle de l'expérience par habitude s'explique sans doute, dit Brentano, par le rejet de la thèse opposée de Kant selon laquelle cette information spatiale provient exclusivement d'une forme subjective *a priori* de l'intuition², doctrine qui, pour Brentano, est en effet inacceptable³, mais qu'on peut rejeter en s'en tenant à l'empirisme de Locke selon lequel « la sensation nous fournit des impressions concrètes qui sont déterminées à la fois qualitativement et spatialement »⁴, empirisme qui est précisément celui de l'école nativiste et dont Brentano se montre très clairement partisan dans la *Psychologie* comme dans ses autres textes.

En définitive, grâce au triple acquis de la distinction entre *actes* et *contenus*, de la distinction entre *description* des fonctions psychiques et *explication* de l'enchaînement causal des actes réels et de la distinction entre *synthèses actives* qui sont le fait du psychisme humain ou du sujet transcendantal et *synthèses passives* immanentes à l'expérience sensible, ce sont donc quatre ou cinq disciplines différentes qui viennent à s'édifier sur les ruines de la psychologie moderne (et singulièrement de l'empirisme associationniste, lequel cumulait généralement toutes les confusions dénoncées par les nativistes) :

- la phénoménologie hylétique et son étude de la légalité inhérente aux sensations elles-mêmes ;
- la phénoménologie noétique et sa description — ou caractérisation définitoire — des « actes » ou « fonctions » psychiques ;
- la phénoménologie noématique et son étude des contenus objectifs de représentation ou de jugement et de leurs rapports idéaux (eidétiques, logiques) ;
- la psychologie génétique et son explication causale, a) spécifiquement psychologique ou b) neurophysiologique, de l'apparition effective de ces vécus dans tel ou tel esprit.

Aux lois de l'association, qui devaient remplir tous ces offices dans la tradition humienne, répondent donc quatre ou cinq légalités différentes,

¹ *Ibid.*, p. 165-168.

² *Ibid.*, p. 167-168.

³ Voir sa conférence de Vienne et ce qu'en disent D. Fisette et G. Fréchette, « Le legs de Brentano », art. cit., p. 67-68.

⁴ F. Brentano, « Nativistische, empiristische und anoetistische Theorie unserer Raumvorstellung », art. cit., p. 168.

lesquelles doivent d'ailleurs être dégagées par des méthodes d'investigation spécifiques.

Statut de l'hylétique

Les clarifications successives du projet phénoménologique en 1900-1901 et 1913 auront permis de dépsychologiser respectivement les légalités noématique et noétique (ou fonctionnelle). En ce qui concerne la phénoménologie hylétique, vers laquelle Husserl tourne à nouveau une part de son attention après les *Idées directrices*, la chose semble cependant moins évidente. C'est, nous l'avons vu, précisément à ce niveau que Husserl entend réintégrer au sein du projet phénoménologique l'essentiel des acquis de la tradition empiriste — y compris associationniste — mais aussi pragmatiste : en effet, les synthèses dites « passives », qui s'effectuent « automatiquement » et inconsciemment au sein même de l'expérience, répondent notamment à des lois d'association par similarité, par contiguïté ou par habitude due à la conjonction constante, et elles sont en outre orientées par une série d'intérêts pratiques qui guident la conscience.

En distinguant nettement ces synthèses passives des synthèses actives proprement assumées par l'*ego* transcendantal (l'instance responsable à l'égard de la raison) et en caractérisant le rapport des unes aux autres comme une relation de motivation plutôt que de détermination¹, Husserl s'est donné les moyens de préserver sa théorie rationaliste de la connaissance tout en y réintégrant de fortes composantes empiristes. Mais le statut même de ces synthèses passives et des lois qui les régissent semble pour le moins ambigu. S'agit-il de processus réels et causaux ? Ou s'agit-il, là encore, de légalités (pré-)logiques qui ne peuvent être appréhendées que par une analyse régressive à partir de leur rôle dans la théorie de la connaissance ?

Tous les textes de Husserl semblent inviter à cette seconde lecture. De l'association, par exemple, qu'il considère comme « le principe universel de la genèse passive »², Husserl dit dans les *Méditations cartésiennes* qu'elle est un « concept transcendantal » qu'il convient de bien distinguer de sa

¹ Voir le § 37 des *Méditations Cartésiennes* ou l'Introduction à la *Psychologie phénoménologique*, qui distinguent explicitement la notion de « motivation » de celle de « causalité ».

² E. Husserl, *Méditations Cartésiennes*, Paris, PUF, Épiméthée, 1994, § 39, p. 128 [Hua I, p. 113].

« distorsion naturaliste » dans la tradition husserlienne¹. Dans *De la synthèse passive*, il insiste sur le fait que, pour le phénoménologue, le terme d'« association » ne désigne pas « une forme de la causalité psychophysique et objective ni un type de loi comme celui qui détermine de manière causale, dans la vie psychique de l'homme et de l'animal, le surgissement des reproductions et des ressouvenirs »². En phénoménologie, martèle encore *Expérience et jugement*, doit demeurer exclue « toute interprétation de l'association et de ses lois qui en fait une espèce de loi naturelle psychophysique obtenue par une induction objective »³. Et ce qui vaut pour la notion d'*association* vaut aussi pour celle d'*intérêt*, dont Husserl s'efforce de dégager un sens transcendantal distinct du sens naturel que privilégie un certain pragmatisme naturaliste⁴.

Une fois encore, et donc même au niveau pré-rationnel des lois de l'organisation de l'expérience sensible motivant la connaissance rationnelle, Husserl semble, comme l'a très bien vu Anne Montavont, avoir voulu dénaturer autant que possible les processus dont il rendait compte, avec pour conséquence un « transcendantalisme extrême »⁵, qui procède à la récupération systématique de tous les faits contingents menaçant de venir contaminer sa pureté⁶. Alors même qu'il s'efforce de penser l'en-deçà de la raison, Husserl le conçoit déjà comme l'antichambre de celle-ci. Il y a, dit A. Montavont, une tension irrésolue chez Husserl entre son souci réel de thématiser ce qui échappe à l'activité réflexive de l'*ego* transcendantal et sa volonté de le penser néanmoins en termes de « subjectivité » plutôt que de « nature »⁷. « Plutôt que de penser ces moments de passivité pour eux-mêmes, plutôt que de rester sur le seuil de la conscience », Husserl, écrit encore A. Montavont, « tente d'intégrer ces phénomènes-limites dans la

¹ *Ibid.*, § 39, p. 128-129 [Hua I, p. 113-114].

² E. Husserl, *De la synthèse passive*, trad. fr. B. Bégout et J. Kessler, Paris, Millon, Krisis, 1998, § 26, p. 191 [Hua XI, p. 117].

³ E. Husserl, *Expérience et jugement*, trad. fr. D. Souche-Dagues, Paris, PUF, Épipiméthée, 1970, § 16, p. 88.

⁴ Voir B. Leclercq, « Naturalisme et pragmatisme : l'axe vertical de la philosophie de l'esprit et l'axe horizontal de la phénoménologie », art. cit., p. 123, et « Phénoménologie et pragmatisme : y a-t-il rupture ou continuité entre attitudes théoriques et attitudes pratiques ? », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, 2008 (vol. 4, n° 3), p. 81-123.

⁵ A. Montavont, *De la passivité dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, PUF, Épipiméthée, 1999, p. 12.

⁶ *Ibid.*, p. 12-13.

⁷ *Ibid.*, p. 31-32.

phénoménologie elle-même, de forcer pour ainsi dire le seuil de la conscience, comme si la phénoménologie génétique représentait à ses yeux la possibilité de reprendre transcendalement le reste de causalité empirique dont la phénoménologie statique est encore lestée »¹. Et A. Montavont d'en tirer justement les interrogations suivantes :

N'est-ce pas le refus d'une radicale étrangeté, la recherche d'une totale intelligibilité qui pousse Husserl à attribuer une fonction transcendante à la nature en moi [...] ? N'y a-t-il pas une trop rapide subjectivation de la *hylè* qui risque de nous faire perdre tout contact avec la réalité et de nous faire retomber dans un idéalisme subjectif fort éloigné du positivisme revendiqué par Husserl ?²

Il ne s'agit pas ici, notons-le bien, de reproduire la critique henryenne de l'idéalisme transcendantal husserlien. Dans quatre notes très claires³, A. Montavont insiste, comme nous l'avons-nous-même fait ailleurs⁴, sur l'impossibilité d'une phénoménologie matérielle qui prétendrait étudier la *hylè* et ses principes d'organisation indépendamment de leur interprétation *fonctionnelle* dans l'activité noétique de la conscience intentionnelle. Bien sûr, Husserl a raison de lire les synthèses passives à la lumière des synthèses actives qu'elles motivent, car ce sont ces dernières qui leur donnent sens et leur fournissent ainsi un éclairage rétrospectif. Mais, pour autant, s'agit-il là déjà de principes qui sont eux-mêmes transcendants ? Ou ne doit-on pas plutôt y voir des processus naturels — et sans doute essentiellement neuro-physiologiques — auxquels seule la relecture fonctionnelle rétrospective donne un rôle constitutif ?

Ne faut-il pas, dans cette seconde perspective, adopter plus résolument le point de vue de James⁵ (mais aussi, avant lui, de Hering) selon lequel les lois d'association sont d'abord et avant tout des phénomènes neurophysio-

¹ *Ibid.*, p. 206-207.

² *Id.*

³ *Ibid.*, notes p. 120, 133, 176-177 et 215.

⁴ B. Leclercq, « Circulez, il n'y a rien à voir ! De la vacuité d'une phénoménologie purement matérielle », *Les Études phénoménologiques*, 2004 (vol. 39-40), p. 123-169.

⁵ « La loi psychologique de l'association des objets pensés en vertu de leur contiguïté intérieure dans la pensée ou l'expérience serait donc un effet, dans l'esprit, du fait physique que les courants nerveux se propagent plus facilement à travers les systèmes de conduction qui ont été utilisés le plus souvent » (W. James, *The Principles of Psychology*, WWJ, chap. XIV, p. 531).

logiques, lesquels sous-tendent (sans nécessairement les déterminer) des liaisons logiques entre contenus de représentation ? Dans cette perspective, cependant, les analyses de Husserl sur les synthèses passives en termes pré-intentionnels¹ conserveraient alors une légitimité, dans la mesure où elles offrent à lire ces processus neurophysiologiques du point de vue des objets de connaissance ou des valeurs dont ils sous-tendent la constitution. Car des configurations et activations neuronales ne peuvent évidemment être lues comme des mécanismes d'association qu'au regard de leur rôle dans l'activité de connaissance et d'évaluation. D'où la nécessité de « l'éclairage rétrospectif » de la légalité hylétique par une lecture transcendantale qui lui confère une signification gnoséologique ou axiologique que, comme le soulignait Brentano, la neurophysiologie ne peut en aucun cas faire émerger seule.

Par ailleurs, le point de vue proprement phénoménologique impose de s'intéresser d'abord à ces synthèses telles qu'elles sont effectivement vécues et indépendamment de toute préoccupation pour leur « nature » (neurophysiologique ou autre). Dans les avertissements apparemment antinaturalistes de Husserl, on doit sans doute moins voir une dénégation du caractère naturel et notamment neurophysiologique des processus qui président aux synthèses passives qu'un rappel de ce que, en régime d'*epochè* et du point de vue strictement « positif » et descriptif qui prévaut en phénoménologie, il convient de rendre compte des phénomènes de conscience tels qu'ils se manifestent et sans se préoccuper de ce qu'ils sont en tant que processus réels. Or, de ce point de vue phénoménologique également, les synthèses passives ne deviennent sans doute pleinement conscientes et surtout descriptibles que rétrospectivement, au travers des synthèses actives qu'elles suscitent.

¹ A. Montavont (*op. cit.*, p. 102-104, 239-240) insiste d'ailleurs sur cette idée d'intentionnalité (ou de préintentionnalité) passive.